

Du ghetto à l'hyperghetto

ORIGINES ET PERSISTANCE DU GHETTO NOIR DANS L'ESPACE URBAIN AUX
ÉTATS-UNIS

Olivier Roy

Le ghetto noir, phénomène propre au vingtième siècle et aux États-Unis, interpelle : pourquoi et comment un groupe en est-il venu à être concentré dans l'espace urbain et pourquoi ce phénomène persiste-t-il en ce début de vingt-et-unième siècle ? Pour certains, la « race » est le facteur principal de la ségrégation résidentielle (Douglas Massey), pour d'autres il est davantage question de classes sociales (William Julius Wilson). Alors que le rapport de domination et d'exclusion prime pour certains théoriciens (Kenneth B. Clark), d'autres avancent qu'il s'agit plus d'une dynamique de dépendance et de résignation, voire d'une culture particulière, la culture du pauvre (Daniel Patrick Moynihan).

* * *

Dans cet article, nous essaierons de clarifier le débat en analysant les principales théories explicatives du ghetto noir aux États-Unis. Nous nous attarderons d'abord sur la première explication qui a été faite de ce phénomène, celle de l'École de Chicago au début du vingtième siècle, qui accordait à la ségrégation résidentielle un caractère transitoire naturel visant à favoriser l'intégration. Nous démontrerons toutefois, à l'aide des statistiques disponibles, que les conclusions de l'École de Chicago étaient en partie erronées, du moins en ce qui concerne les Noirs et qu'il est dès lors nécessaire de distinguer le ghetto de l'enclave ethnique. En dernier lieu, nous nous interrogerons sur les causes de la persistance du ghetto au cours des dernières décennies, par le biais des deux principales

théories, la première insistant sur la persistance du racisme et de l'hostilité dans les relations entre Blancs et Noirs, la seconde insistant, pour sa part, sur les clivages de classes propres à la société de la fin du vingtième siècle.

Voici les trois concepts centraux de cet article : la ségrégation, le ghetto et l'enclave ethnique. La ségrégation est un « processus par lequel une population infériorisée (généralement sur une base raciale), est contrainte, c'est-à-dire involontairement, à se concentrer dans un espace précis, un ghetto (trad.)¹ » (Marcuse, 2005 : 16). Le ghetto est une « aire de concentration spatiale instrumentalisée par des forces au sein de la société dominante afin de séparer et de limiter une population particulière, définie sur une base raciale, ethnique ou étrangère, dite et traitée en inférieure par la société dominante (trad.)² » (Marcuse, 2005 : 17). Quant à l'enclave ethnique, il s'agit plutôt d'une « aire de concentration spatiale dans laquelle des membres d'une population particulière, auto-définis par leur ethnicité [...], se rassemblent afin de protéger et vitaliser leur développement économique, social, politique et/ou culturel (trad.)³ » (Marcuse, 2005 : 17). De ces définitions, il ressort que nous inscrivons de fait le phénomène du ghetto et de l'hyperghetto dans un rapport de domination, tandis que là où la concentration géographique apparaît être plus le fait d'une volonté intérieure, nous parlerons d'une enclave ethnique.

1. INTERACTIONS ET SÉGRÉGATION : UNE APPROCHE D'ÉCOLOGIE HUMAINE

Les premières études importantes qui ont été faites au sujet de la ségrégation résidentielle aux États-Unis datent principalement de l'entre-deux-guerres. C'est à l'Université de Chicago que des théoriciens (Robert E. Park, Ernest W. Burgess et Louis Wirth), attachés à l'École de Chicago, ont commencé à analyser le contexte dans lequel les

1 « A process by which a population group, treated as inferior (generally because of race), is forced, that is, involuntary, to cluster in a defined spatial area, that is, in a ghetto ».

2 « An area of spatial concentration used by forces within the dominant society to separate and to limit a particular population group, defined as racial or ethnic or foreign and held to be, and treated as, inferior by the dominant society ».

3 « An area of spatial concentration in which members of a particular population group, self-defined by ethnicity [...], congregate as a means of protecting and enhancing their economic, social, political, and/or cultural development ».

populations coexistent et cohabitent au sein des grandes villes. Leur approche (dite d'écologie humaine) attribue un caractère organique à la ville, comme à tout autre groupement humain, ce qui rend son étude semblable à l'étude de l'écologie végétale : « Il y a des forces à l'œuvre au sein de la communauté urbaine [...] qui tendent à engendrer un groupement ordonné et typique de sa population et de ses institutions. La science qui cherche à isoler ces facteurs et à décrire les constellations typiques de personnes et d'institutions produites par la coopération de ces forces, est-ce qu'on nomme l'écologie humaine, pour la distinguer de l'écologie végétale et animale (trad.)⁴ » (Park, dans Park et Burgess (dir.), 1925 : 1-2).

Selon cette approche, l'organisation de la ville est le résultat des interactions entre les individus et les groupes dont elle est composée. En même temps ceux-ci sont confrontés à une structure préexistante et la ségrégation apparaît n'être qu'un mode parmi d'autres de cohabitation au sein de l'espace urbain, un mode de répartition des groupes en fonction de leurs caractéristiques. Cette division de la ville peut se faire selon des caractéristiques économiques, raciales, culturelles, morales, etc..

Selon Park, c'est la ségrégation, quelles que soient ses bases, qui tend à restaurer la communauté affaiblie par la ville et la mobilité : « Les distances physiques et sentimentales se renforcent mutuellement, et les influences de la distribution de la population participent, conjointement avec les influences de la classe et de la race, à l'évolution de l'organisation sociale (trad.)⁵ » (Park, dans Park et Burgess (dir.), 1925 : 10). Ainsi, la communauté ségréguée, par le fait des interactions et de la concurrence à l'œuvre dans l'espace urbain, aurait tendance à se fortifier culturellement. Nonobstant la communauté qui est fortifiée, qu'elle soit linguistique, culturelle ou raciale, une séparation interne est aussi à l'œuvre, sur laquelle repose l'hypothèse centrale de Burgess à propos du développement de la ville. Cette séparation, « fondée sur la vocation

4 « There are forces at work within the limits of the urban community [...] which tend to bring about an orderly and typical grouping of its population and institutions. The science which seeks to isolate these factors and to describe the typical constellations of persons and institutions which the cooperation of these forces produce, is what we call human, as distinguished from plant and animal, ecology ».

5 « Physical and sentimental distances reinforce each other, and the influences of local distribution of the population participate with the influences of class and race in the evolution of the social organization ».

professionnelle, l'intelligence, l'ambition personnelle », permet aux membres les plus dynamiques de ces communautés d'en sortir et de s'installer progressivement dans des zones urbaines de moins en moins ségréguées selon des critères raciaux ou culturels (Park, 1994 [1926] : 203).

Tout comme Park, Burgess avance que l'organisation physique de la ville tend à être subdivisée selon des lignes raciales, ethniques ou économiques. Mais au-delà de ces subdivisions résidentielles, Burgess a élaboré un schéma de développement concentrique des villes en cinq zones, qui vont du centre-ville (centre des activités économiques et politiques) à la *commuters' zone*, région où habitent les résidents plus aisés de la ville. La deuxième zone, plus intéressante eu égard à l'objet du présent travail, est la zone de transition : « Cette région est le "premier port d'entrée" pour les groupes raciaux et immigrants nouvellement arrivés (trad.)⁶ » (Burgess, 1928 : 106). C'est dans cette zone que Burgess place les installations industrielles des villes états-uniennes de la fin du dix-neuvième et du début du vingtième siècle.

En comparant la situation des Noirs, des Italiens et des Polonais dans quelques zones urbaines (Chicago, Cleveland, Detroit, Manhattan, Philadelphie et Pittsburgh), Burgess a pu constater que les trois groupes tendent à être concentrés dans un nombre similaire de zones de recensement, à la différence que les Noirs tendent à être plus concentrés que les deux autres groupes. Selon Burgess, l'explication de cette concentration des minorités ethniques dans la zone de transition réside dans le fait que c'est là que se trouve la plus faible résistance à l'intrusion et à l'intégration d'un nouveau groupe.

Le schéma de développement concentrique correspond, chez Burgess, au mouvement inéluctable des populations au sein de l'espace urbain. Il est avancé que la situation des Noirs ne se différencie pas de celle des autres minorités, sur le plan de la direction qui est prise, c'est-à-dire dans le sens d'une migration graduelle du centre vers la périphérie, suivant l'intégration des individus, de génération en génération. Cette migration est plus lente chez les Noirs à cause de la « forte résistance à laquelle il [le résident noir] est confronté lors de son invasion des quartiers

⁶ « This region is "the first port of entry" for incoming racial and immigrant groups ».

blancs (trad.)⁷ » (Burgess, 1928 : 112). On constate ici que Burgess pose l'hostilité à l'égard des Noirs comme un obstacle à leur mobilité dans l'espace urbain.

Dans son étude sur le ghetto juif, Wirth distingue deux formes concomitantes de ghettoïsation. La première résulte d'une forme « d'accommodation par laquelle une minorité a effectivement été subordonnée à un groupe dominant (trad.)⁸ » (Wirth, 1927 : 58). Quant à la seconde, il s'agit plus d'une forme de « tolérance par laquelle un *modus vivendi* est établi entre des groupes qui sont mutuellement en conflit sur la base de points fondamentaux (trad.)⁹ » (Wirth, 1927 : 58). Ces deux processus sont perçus par Wirth comme un phénomène naturel par lequel passent toutes les minorités. Pour Wirth, la constitution des communautés urbaines divisées en fonction de caractéristiques culturelles, ethniques ou raciales peut être comparée à la formation des ghettos juifs médiévaux. Ces ghettos résultent d'abord d'un besoin de séparation, de la part du groupe minoritaire, afin de pouvoir conserver ses pratiques différentes de celles du reste de la population. Cette séparation tend à former et solidifier une communauté locale qui entretient des liens limités, généralement utilitaires, avec l'extérieur. Ce sont finalement ces rapports d'extériorité qui entraînent le passage à une forme de ghetto institutionnalisée et rendue obligatoire par des règlements discriminatoires. Malgré l'abolition subséquente de ces lois, le ghetto demeure ancré dans les esprits, persistance expliquée par les traditions internes, les préjugés externes, ainsi que l'apport migratoire.

C'est là que l'on peut fructueusement associer le schéma concentrique de développement des villes avec le développement du ghetto. Selon Wirth, le ghetto moderne, localisé dans la zone de transition, est divisé en deux sections : une section « indigène » et une section immigrante dont l'articulation suit le développement des communautés du centre vers la périphérie présenté par Burgess. À mesure que la situation économique s'améliore, l'individu tendrait à

⁷ « strong resistance encountered by him in his invasion of white neighborhoods ».

⁸ « of accommodation through which a minority has effectually been subordinated to a dominant group ».

⁹ « of toleration through which a *modus vivendi* is established between groups that are in conflict with each other on fundamental issues ».

quitter le ghetto pour s'installer dans des zones plus diversifiées et moins ségréguées, en même temps que le ghetto est maintenu en place par l'arrivée de nouveaux immigrants qui y trouvent un lieu d'intégration plus favorable. On distingue donc chez Wirth une dynamique semblable à celle de Burgess, où l'immigrant s'installe d'abord dans le ghetto, zone favorable à l'intégration, puis s'en éloigne à mesure que son statut socio-économique s'améliore, à mesure qu'il parvient à s'assimiler à la société états-unienne, dynamique dont la rapidité dépend en partie de la réaction de la société extérieure à cette invasion étrangère.

Un paradigme fondamental sous-tend l'approche de l'École de Chicago, celui de l'assimilation. Elle est considérée comme l'issue possible de l'accommodement réalisé par des groupes ethniques ou racisés, dont le contact ne peut se faire que de façon conflictuelle, que ce soit au niveau économique ou au niveau culturel. La migration de l'individu dans l'espace urbain tendrait à suivre ce processus de conflits et d'accommodements. Un phénomène particulier a toutefois été constaté chez les Noirs, c'est-à-dire que la fin de l'esclavage et le début de la ségrégation, en forçant la création de communautés noires, a favorisé l'émergence d'un sentiment d'appartenance collective chez les Noirs, apparenté à un sentiment national (Park, 1914 : 618). Pourtant, Park, Burgess et Wirth n'en ont pas moins comparé le ghetto noir aux autres formes de ségrégation à l'œuvre dans les villes industrielles du Nord des États-Unis, et ils ont considéré que les Noirs des villes états-uniennes, bien qu'exposés à une hostilité plus importante, étaient sujets à une dynamique similaire à celle des autres minorités.

2. LE GHETTO NOIR, 1901-2001 : UN SIÈCLE DE SÉGRÉGATION RÉSIDENTIELLE

Nous avons constaté dans la précédente section que, selon les théoriciens de l'École de Chicago, l'établissement des Noirs dans les villes états-uniennes était comparable, dans sa dynamique, à celui des diverses minorités ethniques qui s'installaient à la même époque. Pour plus de clarté, nous allons concentrer notre attention sur les villes et métropoles de la *Rustbelt*, zone du Nord-est et du Midwest des États-Unis (située entre New York et Chicago) qui couvre, en tout ou en partie, les États suivants : Indiana, Ohio, Michigan, Wisconsin, New York, New Jersey, Pennsylvanie et Virginie Occidentale. C'est dans cette zone que le développement industriel des États-Unis s'est produit le plus

activement à la fin du dix-neuvième siècle et au début du vingtième siècle et où le processus de ghettoïsation a été le plus manifeste. Dans la présente section, nous allons voir brièvement le développement de cette ghettoïsation depuis le début du vingtième siècle. Ceci nous permettra d'introduire une distinction fondamentale – que les théoriciens de l'École de Chicago ont négligée – entre la situation des Noirs et celle des autres minorités ethniques et racisées ; entre le ghetto à proprement parler et l'enclave ethnique.

2.1 La naissance et la croissance du ghetto : 1900-1970

L'apparition du ghetto noir dans les villes états-uniennes est généralement située au début du vingtième siècle. C'est à cette époque que les Noirs du Sud ont immigré massivement vers le Nord des États-Unis, qui leur offrait de meilleures possibilités d'emplois grâce à l'industrialisation, par opposition à la mécanisation des fermes dans le Sud qui diminuait le besoin de main-d'oeuvre. À la fin du dix-neuvième siècle, la population noire dans les villes du Nord ne représentait en moyenne que 2,5 % (Cutler, Glaesser et Vigdor, 1999 : 463), et bien qu'une ségrégation était déjà observable, celle-ci demeurait assez limitée. De plus, l'isolement¹⁰ de ces populations noires était encore plus limité puisqu'ils étaient peu nombreux, réduisant ainsi la possibilité de n'avoir de relations qu'avec d'autres Noirs. Cependant, déjà à cette époque, une différence était observable entre les villes du Nord et celles du Sud (moins ségréguées que les premières). Cette dynamique s'est maintenue au fil du vingtième siècle et justifie notre choix de concentrer notre travail sur les villes du Nord.

L'arrivée massive d'immigrants noirs dans les villes du Nord est combinée à une nette augmentation de l'indice de dissimilarité (c'est-à-dire le pourcentage de Noirs qui devraient quitter la zone étudiée pour que la ségrégation soit nulle) et de l'indice d'isolement qui indique le degré d'exposition d'un groupe par rapport à un autre, un indice élevé

¹⁰ La majorité des études auxquelles il sera fait référence dans ce travail emploient deux indices pour mesurer la ségrégation résidentielle. Le premier est l'indice de dissimilarité, qui indique le pourcentage de Noirs qui devraient quitter la zone étudiée pour que la ségrégation soit nulle. La seconde mesure est l'indice d'isolement, qui indique pour sa part le degré de contacts entre les groupes racisés, ici les Noirs et les Blancs ; plus cet indice est élevé, plus les Noirs et les Blancs sont isolés les uns des autres et n'entretiennent que peu d'interrelations.

signifiant un faible niveau d'exposition. Ainsi, alors que la population noire de ces villes augmentait de 4 % par année entre 1890 et 1940, la ségrégation des Noirs a augmenté d'environ 40 % (passant de 48 à 68 %), tandis que l'isolement doublait presque (passant de 21 à 37 %) et que le nombre de villes où existait un ghetto passait de une en 1890 à cinquante-cinq en 1940 (Cutler, Glaesser et Vigdor, 1999 : 465). L'augmentation de la population noire dans le Nord était alors accompagnée d'une augmentation de la ségrégation résidentielle. De 1940 à 1970, alors que la population noire continuait à augmenter (cette fois de 4,7 % par année dans le Nord) la ségrégation a, elle aussi, poursuivi sa courbe ascendante, quoique moins accentuée que dans la période précédente. Ainsi, en 1970, les Noirs résidaient en général dans une zone de recensement dont 68 % de la population était noire (Cutler, Glaesser et Vigdor, 1999 : 469-70).

Ces chiffres ne nous indiquent toutefois pas pourquoi cette ségrégation avait lieu. W. E. B. DuBois, grand intellectuel noir du début du vingtième siècle, écrivait ceci en 1901 : « Depuis le début, l'attitude des Noirs libres a été caractérisée par une opposition à toute forme d'organisation ou de ségrégation des Noirs. [...] Au contraire, les migrants venant du Sud avaient été, par nécessité, habitués à vivre ensemble. Lorsqu'ils sont arrivés dans le Nord, l'esprit de clan a prévalu, en parti à cause de l'instinct, mais principalement parce qu'ils ressentaient que leur présence n'était pas désirée et parce qu'ils étaient confrontés aux refus et au rejet (trad.)¹¹ » (DuBois *cité dans* Meister 1972 : 17).

On trouve ici une allusion au facteur culturel : les immigrants noirs, lors de leur installation dans les villes du Nord, ont apporté avec eux une culture particulière qui les a poussés à vouloir vivre entre eux. C'est là un facteur qu'on retrouve quelques années plus tard dans l'approche de l'École de Chicago. DuBois n'y voit toutefois qu'un facteur partiel. Ce qu'il pose comme principal facteur de la ségrégation des immigrants noirs réside dans l'hostilité et le rejet de la part de la société des villes de

¹¹ « From the earliest times the attitude of the free Negroes has been opposed to any organization or segregation of the Negroes as such. [...] On the other hand, the Southern immigrants had of necessity been used to herding together. When they came North the clan spirit prevailed, partly from instinct, chiefly because they felt their company was not desired and they dreaded refusals and rebuffs ».

la *Rustbelt*. Allan Spear, plusieurs décennies plus tard, identifiera lui aussi l'hostilité des Blancs dans la formation, plus spécifique, du ghetto de Chicago, en s'attardant plus particulièrement sur la difficulté pour les Noirs de s'installer dans des quartiers blancs. « Lorsque les Noirs essayaient de trouver du logement dans des sections de la ville à prédominance blanche, ils étaient confrontés à une résistance de la part des résidents et des agents immobiliers. Certains Noirs qui vivaient dans des quartiers blancs ont même été repoussés vers les districts noirs (trad.)¹² » (Spear cité dans Meister, 1972 : 37)

La ségrégation résidentielle – reconnue aussi par Gunnar Myrdal comme facteur prédominant de la formation du ghetto dans les villes du Nord – peut prendre diverses formes, dont des règlements de zonage, des conventions restrictives et des actes terroristes (Myrdal, 1944 : 623). La loi jouait donc un rôle dans cette ségrégation, en la légitimant à une certaine époque avec les règlements de zonages discriminatoires qui, lorsque devenus illégaux, ont été remplacés par des ententes entre résidents et propriétaires afin de ne pas vendre ou louer des résidences à des Noirs. L'invalidation de telles ententes par la Cour Suprême n'a pas empêché leur persistance pendant de nombreuses années. Et lorsque la loi ne permettait pas aux Blancs d'assurer la préservation de l'homogénéité de leurs quartiers et que des Noirs réussissaient à s'installer parmi eux, la violence fut à maintes reprises employée pour intimider ces Noirs et les forcer à partir. Seulement à Chicago, entre 1917 et 1921, cinquante-huit attentats par bombe incendiaire (perpétrés contre des Noirs) ont été rapportés (Farley et Frey, 1994 : 24-25).

Alors que ces trois modes de ségrégation n'impliquaient que l'action d'autorités locales, il est possible d'identifier le gouvernement fédéral comme source de ségrégation dans les années trente, avec le *Federal Housing Administration* (FHA). Responsable du développement des hypothèques, destinés aux classes moyennes et ouvrières, la FHA a encouragé l'établissement de quartiers racialement homogènes, car les propriétés d'un quartier hétérogène tendaient à perdre de la valeur. Ainsi, les quartiers à forte population noire étaient exclus des programmes de

¹² « Attempts on the part of the Negroes to seek housing in predominantly white sections of the city met with resistance from the residents and from real estate dealers. Some Negroes, in fact, who had formerly lived in white neighborhoods, were pushed back into the black districts ».

prêts hypothécaires et les banlieues, qui se développaient alors, avaient donc tout avantage à préserver leur homogénéité raciale, grâce à divers règlements et politiques discriminatoires. Les programmes de logements sociaux, qui profitent largement aux Noirs, étaient pour leur part concentrés dans les centres-villes (Farley et Frey, 1994 : 25-26).

S'il semble dorénavant établi que les Noirs, dès le début du vingtième siècle, ont été exposés à une forte hostilité de la part des Blancs – qui a résulté en une forte ségrégation et un isolement accentué – il nous reste encore à établir en quoi cela est différent des autres minorités ethniques qui s'installaient dans les mêmes villes et à la même époque. Douglas Massey et Nancy Denton nous apportent ici des éléments très importants qui permettent de voir en quoi Ernest W. Burgess et ses collègues se sont trompés en considérant comme des ghettos tous les quartiers de Chicago qui semblaient plus homogènes. Trois distinctions sont ici fondamentales. En premier lieu, « les enclaves d'immigrants n'ont jamais été homogènes et ont toujours abrité un large éventail de nationalités » (Massey et Denton, 1995 : 52) En fait, il apparaît qu'aucune des zones catégorisées comme étant un ghetto par Burgess n'était composée à plus de 50 % par une même ethnie, à l'exception des Polonais qui constituaient 54 % de leur enclave, alors que les Noirs constituaient 82 % de la *Black Belt*. En second lieu, « ces "ghettos" européens ne regroupaient pas la majorité de la population d'une ethnie donnée » (Massey et Denton, 1995 : 53). Ceci signifie qu'aucune ethnie, à l'exception des Polonais, à l'époque où Burgess écrivait, n'était représentée à plus de 50 % dans un quartier précis de la ville, alors que 93 % des Noirs vivaient dans la *Black Belt*. En troisième lieu, « les ghettos noirs vont devenir une caractéristique permanente de la structure résidentielle des villes, alors que les enclaves ethniques ne furent qu'une étape sur la voie de l'intégration dans la société américaine. » (Massey et Denton, 1995 : 53) Les trois distinctions apportées par Massey et Denton illustrent comment le ghetto, dans l'histoire états-unienne, est un phénomène particulier aux Noirs, alors que les minorités ethniques d'origine européenne vivaient plutôt dans des enclaves ethniques dont les causes et la dynamique étaient profondément différentes.

2.2 *La diminution de la ségrégation : 1970 à aujourd'hui*

Depuis 1970, une diminution de la ségrégation est observée, plus accentuée au Sud qu'au Nord. Selon la théorie du développement

concentrique des villes, la ségrégation est censée diminuer à mesure que l'individu s'éloigne de la zone de transition. Ceci devrait donc correspondre à un degré de ségrégation moindre dans les banlieues et autres zones périphériques des métropoles d'aujourd'hui. Parallèlement, il devrait y avoir un mouvement de population des Noirs en direction de la périphérie au fil du temps. S'il est effectivement possible d'observer un mouvement de « suburbanisation » des Noirs depuis les années soixante-dix, ce qui représente un décalage significatif par rapport aux Blancs dont la suburbanisation était déjà commencée au début des années cinquante. Ce processus est néanmoins accompagné d'une persistance importante de la ségrégation, mais moindre que dans les centres-villes (Massey et Denton, 1988 : 593). Ainsi, avec un échantillon de 59 zones métropolitaines des États-Unis, Massey et Denton ont pu constater une diminution de près de douze points de pourcentage de l'indice de dissimilarité. Mais lorsque seules les métropoles du Nord sont prises en considération (là où se trouve la plus grande proportion de Noirs) un indice de dissimilarité très élevé est obtenu (supérieur à 70%) et dans certains cas, la ségrégation dans les banlieues est supérieure à celle des centres-villes (Massey et Denton, 1988 : 605). Le même phénomène peut être observé pour l'indice d'isolement qui diminue dans les banlieues, mais demeure néanmoins élevé, donc Blancs et Noirs y demeurent peu exposés les uns aux autres (Massey et Denton, 1988 : 609). Fait intéressant, l'étude de Massey et Denton, qui s'intéresse aussi à la suburbanisation des Hispano-américains et des Asiatiques, montre que le degré de suburbanisation de ces derniers augmente nettement plus que celui des Noirs, en même temps que diminue leur degré de ségrégation. Cela démontre une fois de plus la particularité de la situation des Noirs et pousse Massey et Denton à conclure que l'assimilation résidentielle des Noirs est triplement bloquée : « Premièrement, ils sont incapables de s'intégrer dans le centre des villes. [...] Deuxièmement, ils sont entravés dans leurs efforts de suburbanisation. [...] Troisièmement, les Noirs des banlieues n'atteignent que des niveaux modestes d'intégration résidentielle (trad.)¹³ » (Massey et Denton, 1988 : 622).

Globalement, le degré de ségrégation a effectivement diminué dans les métropoles états-uniennes. Ainsi, entre 1980 et 1990, l'indice moyen

¹³ « First, they are unable to achieve integration within central cities. [...] Second, they are hampered in their efforts to attain suburban residence. [...] Third, blacks within suburbs achieve only modest levels of residential integration ».

de dissimilarité est passé de 69 à 65, quatre-vingt-cinq métropoles ont connu une diminution de plus de cinq points de pourcentage et le nombre de métropoles avec un indice supérieur à 85 est passé de quatorze à quatre (Farley et Frey, 1994 : 32).

Une étude plus récente, réalisée par des chercheurs du *Lewis Mumford Center* et consacrée aux tendances de la ségrégation résidentielle entre 1980 et 2000, donne des résultats similaires. Ainsi, lors du recensement de 2000, les Noirs vivaient en général dans un quartier dont plus de 50 % de la population était noire – comparé à 45 % pour les Hispano-américains et à 80 % pour les Blancs (Lewis Mumford Center, 2001 : 3). Ces seuls chiffres nous révèlent une nette tendance à la ségrégation encore à l'œuvre dans les villes états-uniennes. Si l'on s'intéresse plus particulièrement aux villes de la *Rustbelt*, l'indice de dissimilarité n'y a diminué que très modérément au cours des deux décennies étudiées. En fait, là où se trouvent les plus importantes populations noires, là aussi se trouvent les plus forts niveaux de ségrégation et les plus faibles diminutions (Lewis Mumford Center, 2001 : 4).

Les quelques chiffres précédemment mentionnés nous révèlent donc qu'il y a, particulièrement dans les anciennes villes industrielles de la *Rustbelt*, une persistance du ghetto noir et de la ségrégation résidentielle. Massey et Denton ont étudié un échantillon de zones métropolitaines avec cinq indices, au lieu des deux seuls indices précédemment utilisés. En plus des indices de dissimilarité et d'isolement, ils mesurent l'indice de regroupement, qui, de 0 à 100, mesure la tendance au regroupement géographique des quartiers noirs. Un quatrième indice, de centralisation, mesure, entre -100 et 100, la situation des quartiers noirs par rapport au centre-ville, une valeur près de 100 indiquant qu'une très forte proportion de Noirs habite à proximité du centre-ville. Le cinquième indice (de concentration) varie aussi de -100 à 100 et mesure le degré de concentration physique des Noirs dans l'espace métropolitain. Une valeur de 100 indiquerait que les Noirs vivent dans des quartiers à forte densité, alors qu'une valeur de -100 indiquerait l'existence de quartiers noirs à faible densité. Ayant fixé un seuil de 60 pour chaque indice, dont le dépassement révélerait une tendance à l'hyperségrégation, Massey et Denton ont pu identifier seize régions métropolitaines dans lesquelles les Noirs sont hyperségrégés, c'est-à-dire que les cinq indices dépassent le

seuil fixé¹⁴. Cette donnée, en elle-même peu significative au plan national, devient toutefois hautement révélatrice lorsqu'on apprend que ces seize métropoles représentent 35 % de la population noire et 41 % de la population blanche qui habitent les zones urbaines des États-Unis. Afin de mieux établir la particularité de cette situation, signalons que les Hispano-américains, « ne sont jamais ségrégués suivant plus de trois paramètres à la fois et dans quarante-cinq des soixante zones étudiées, ils sont ségrégués suivant un seul paramètre : la centralisation » (Massey et Denton, 1995 : 105). En fait, un examen plus attentif nous révèle ce que les théoriciens nomment aujourd'hui l'hyperségrégation. Il ne s'agit donc plus d'un ghetto, mais bien d'un hyperghetto.

3. RACE OU CLASSE : LES CAUSES DE LA PERSISTANCE DU GHETTO

Ayant démontré que le ghetto noir est encore bien vivant plus d'un siècle après sa création, il nous reste néanmoins à en expliquer les formes et les causes contemporaines. La société états-unienne a subi des mutations majeures depuis le début des années soixante-dix, période qui correspond approximativement au début d'une société dite postindustrielle. Depuis, les villes du Nord de la *Rustbelt*, ont connu d'importantes pertes d'emplois en raison de la délocalisation des entreprises industrielles, jadis motrices de leur développement et qui ont profondément transformé le paysage socio-économique des villes. On peut conséquemment s'attendre à ce que le ghetto noir présent dans ces villes ait lui aussi subi des mutations. Nous aborderons la persistance du ghetto sous l'angle des deux principales approches mises de l'avant, celle de Massey et Denton, qui tablent sur la prééminence du racisme, et celle de Wilson, qui avance l'idée d'un effacement tendanciel du racisme au profit de la situation de classe pour expliquer la persistance du ghetto.

3.1 Le racisme et la ségrégation contemporaine

Au début des années soixante-dix, il était possible de croire que la ségrégation était résolument entrée dans une phase de décroissance

¹⁴ Il s'agit d'Atlanta, Baltimore, Buffalo, Chicago, Cleveland, Dallas, Detroit, Gary, Indianapolis, Kansas City, Los Angeles, Milwaukee, New York, Newark, Philadelphie et Saint Louis, dont les indices moyens s'établissent à 82 de dissimilarité, 71 d'isolement, 58 de regroupement, 88 de centralisation et 83 de concentration. cf. Douglas S. Massey et Nancy A. Denton, 1995, p. 104.

rapide : « non seulement les tribunaux agissaient résolument pour limiter l'installation systématique des logements sociaux dans les quartiers noirs, mais une nouvelle loi sur les droits civiques interdisait la discrimination dans la location et la vente de logements. » (Massey et Denton, 1995 : 87) De plus, le début d'une suburbanisation des Noirs et la fin de l'immigration des Noirs du Sud vers le Nord, laissaient présager une diminution de la concentration urbaine des populations noires. Néanmoins, cette décroissance rapide n'a pas eu lieu et elle est d'une lenteur préoccupante.

Pour Massey et Denton, cette persistance de la ségrégation aux États-Unis s'explique d'abord et avant tout par la prééminence de la « race », au détriment des seuls facteurs socio-économiques. En fait, une comparaison de l'indice de dissimilarité entre Noirs et Blancs, par tranches de revenu, n'indique qu'une faible différence dans la tendance à la ségrégation selon le revenu qui se révèle même, dans certains cas, supérieure dans les tranches supérieures. Pour accentuer la spécificité de cette situation, signalons que les Hispano-américains ainsi que les Asiatiques présentent pour leur part une diminution significative de leur degré de ségrégation au fur et à mesure que leur revenu augmente (Massey et Denton, 1995 : 116).

S'appuyant sur des études locales et nationales, Massey et Denton démontrent que cette persistance de la ségrégation ne peut s'expliquer par un désir, de la part des Noirs, de vivre entre eux puisque toutes les études démontrent une nette volonté d'intégration et un désir de pouvoir habiter dans des quartiers mixtes. Cependant, ces mêmes études démontrent que, bien que les Blancs se disent massivement favorables à l'intégration résidentielle, la mixité qu'ils sont prêts à accepter est bien moindre : « Alors que la grande majorité des Noirs (63 %) opterait pour un quartier mixte à 50 %, la plupart des Blancs refuseraient d'habiter ce quartier et beaucoup voudraient en partir. [...] Pour les Noirs, l'intégration serait un mélange racial de 15 à 70 % de Noirs, avec une moyenne de 50 % ; pour les Blancs, le pourcentage devrait être bien inférieur » (Massey et Denton, 1995 : 122-123).

Le préjugé racial, l'hostilité des Blancs à l'égard des Noirs, demeurerait donc un facteur important de la ségrégation résidentielle de ces derniers. À la discrimination ouverte et flagrante de jadis aurait

succédé une discrimination plus subtile et cachée. Le secteur de la vente et de la location immobilières est en ce sens très évocateur. Des études ont ainsi montré une discrimination latente envers les Noirs qui se manifeste de diverses façons : donner systématiquement moins d'informations aux Noirs, entre autres sur les possibilités de prêts, « orientation systématique des clients blancs et noirs vers les quartiers indépendamment de leur statut social et économique et dont la composition raciale est bien déterminée » (Massey et Denton, 1995 : 131-132). Même au niveau bancaire, des études ont démontré que les Noirs sont victimes de discrimination dans l'obtention de prêts hypothécaires (Massey et Denton, 1995 : 135-136). Comme le résume Massey et Denton : « Grâce à une série de mesures d'exclusion, les agents immobiliers limitent les chances des Noirs de s'installer dans des quartiers blancs et les orientent vers les ghettos existants ou les zones adjacentes. Les préjugés des Blancs sont tels que lorsque des Noirs s'installent dans un quartier, ce quartier est évité par les Blancs qui déménagent de plus en plus souvent. Cette segmentation du marché est encouragée par une discrimination subtile dans l'octroi des prêts hypothécaires et des prêts à l'amélioration de l'habitat, qui sont automatiquement détournés des zones non ségréguées. En fin de compte, les Noirs sont la population la plus isolée aux États-Unis » (Massey et Denton, 1995 : 149).

Pour ces auteurs, c'est cette persistance de la ségrégation qui explique la concentration de la pauvreté urbaine chez les Noirs, pauvreté causée par les mutations de la structure économique postindustrielle (en premier lieu les fermetures des industries manufacturières de la *Rustbelt*, donc pertes massives d'emplois). C'est ainsi que les auteurs expliquent pourquoi cette sous-classe (partie de la population systématiquement reléguée aux marges de l'activité économique, car non qualifiée pour être intégrée à une économie de services, donc caractérisée par une pauvreté endémique) affecte d'abord et avant tout les Noirs et les Portoricains (dont plusieurs descendent des anciens esclaves africains) et se situe principalement dans les grandes métropoles de la *Rustbelt* (où la ségrégation est nettement plus forte). La prééminence du racisme et de la ségrégation raciale expliquerait aussi pourquoi les Noirs au revenu plus élevé sont eux aussi exposés à un degré de ségrégation résidentielle élevé.

Cette ségrégation résidentielle n'est pas, à son tour, sans conséquence eu égard au statut socio-économique des Noirs au sein de cette économie de service dans laquelle l'instruction se révèle fondamentale : « la persistance de la ségrégation raciale empêche les familles noires qui le désireraient d'échapper à la pauvreté du ghetto et les handicaps dans la grande course à l'instruction, l'emploi, la richesse, le pouvoir » (Massey et Denton, 1995 : 193). Massey et Denton y voient la source de l'apparition d'une culture du ghetto qui n'est pas une culture de la pauvreté dans laquelle les gens seraient résignés à vivre des aides de l'État, mais bien plutôt une culture de la ségrégation, une culture née d'un rapport d'opposition à une société majoritaire qui les exclut. Les bases sont ainsi jetées pour qu'il y ait un renouvellement, au-delà des générations, de la pauvreté urbaine chez les Noirs (Massey et Denton, 1995 : 239-240).

L'importance de la ségrégation raciale est aussi identifiée par David Cutler et coll., qui ont trouvé, à la suite d'analyses tant qualitatives que quantitatives, que l'hostilité des Blancs à l'égard des Noirs demeure un facteur central de la persistance du ghetto. « Avec le temps, les barrières formelles empêchant l'intégration ont été éliminées, mais les préférences discriminatoires des Blancs sont demeurées. Plus de Blancs préfèrent encore vivre avec d'autres Blancs que de Noirs qui préfèrent vivre dans les secteurs blancs. Le racisme décentralisé opérant par les mécanismes de fixation des prix a remplacé le racisme centralisé et légal, et les différences raciales persistent dans le secteur immobilier (trad.)¹⁵ » (Cutler, Glaesser et Vidor, 1999 : 496). Il y aurait ainsi une préférence discriminatoire des Blancs, prêts à payer des prix supérieurs pour leurs résidences, qui permettrait une préservation de l'homogénéité raciale de leurs quartiers, étant donné que les Noirs ne sont pas en mesure de payer des prix aussi élevés pour se loger.

3.2 Société postindustrielle, inégalités économiques et ghettoïsation

Contrairement à l'approche précédemment décrite (qui table sur la prééminence de la ségrégation raciale) William Julius Wilson, autre théoricien important dans l'étude du ghetto contemporain, avance que le

¹⁵ « Over time, formal barriers to integration were eliminated, but discriminatory white tastes remained. Whites still prefer to live with other whites more than blacks prefer to live in white areas. Decentralized racism operating through the price mechanism has replaced centralized, legally enforced racism, and racial differences in housing persists ».

racisme ne joue plus un rôle prépondérant comme ce fut le cas autrefois. Ce seraient plutôt les inégalités économiques, issues des mutations de l'économie états-unienne depuis les années soixante-dix, qui contribuent davantage à la persistance du ghetto : « Comme nous le verrons, la structure sociale du centre urbain d'aujourd'hui a été radicalement altérée par l'exode des emplois et des familles ouvrières et par la détérioration rapide du logement, des écoles, des entreprises, des installations de loisirs et des autres organisations communautaires (trad.)¹⁶ » (Wacquant et Wilson, 1989 : 10). Wacquant et Wilson insistent particulièrement sur le départ d'une classe moyenne noire vers les périphéries, qui aurait laissé les Noirs du ghetto incapables de résister aux transformations économiques et ainsi accru leur pauvreté.

La délocalisation des industries manufacturières, la flexibilisation du travail, des attaques répétées contre les syndicats, les baisses de salaires, ainsi que d'autres transformations, ont contribué à l'émergence d'une multitude d'emplois sous-payés et à temps partiel. De plus, l'affaiblissement des syndicats et la disparition passagère de la question raciale du discours politique ont contribué à une division de cette catégorie d'emplois selon une ligne raciale (Wacquant et Wilson, 1989 : 12-13). Pour Wilson, la disparition de centaines de milliers d'emplois du secteur manufacturier et parmi les cols bleus en quelques décennies (à Chicago seulement) a contribué à une croissance fulgurante de l'exclusion du marché du travail au sein du ghetto noir. D'autant plus que ces deux secteurs sont traditionnellement très importants parmi les Noirs. C'est ici qu'apparaît l'hyperghetto, fruit non seulement d'une exclusion raciale, mais d'abord et avant tout fruit d'une exclusion sur la base de la classe.

Dans leur étude sur le ghetto de Chicago, Wacquant et Wilson démontrent que le ghetto originel est aujourd'hui constitué d'une population dont plus de 40 % vit sous le seuil de la pauvreté, et dont 61 % des adultes sont sans emplois (Wacquant et Wilson, 1989 : 17). Au-delà des limites de cet hyperghetto, on retrouve une population noire plus instruite et constituée d'une classe moyenne bien établie, capable de s'insérer dans le marché du travail. En ce qui concerne l'aide sociale, une

¹⁶ « As we shall see, the social structure of today's inner city has been radically altered by the mass exodus of jobs and working families and by the rapid deterioration of housing, schools, businesses, recreational facilities, and other community organizations [...] ».

différenciation claire s'établit : « Dans les zones de faible pauvreté, seulement un résidant sur quatre est présentement bénéficiaire de l'aide sociale, alors que près de la moitié n'ont jamais reçu eux-mêmes une telle assistance. Dans le ghetto, au contraire, plus de la moitié des résidants reçoivent actuellement de l'aide sociale, et seulement un sur cinq n'en a jamais reçu (trad.)¹⁷ » (Wacquant et Wilson, 1989 : 19).

L'appauvrissement apparent du ghetto noir est accentué par l'immigration significative des Noirs de classes ouvrière et moyenne vers des quartiers périphériques, migration qui transforme la structure du ghetto. « L'accès limité aux institutions sociales, le manque de ressources communautaires, économiques et sociales, la présence moindre de modèles conventionnels et un apprentissage culturel limité, ont pour résultat de restreindre l'avancement social (trad.)¹⁸ » (Wilson, 2003 : 1102). Ainsi, en quittant le ghetto, les Noirs plus aisés ont laissé derrière eux une population amputée de sa partie la plus dynamique qui permettait d'entrevoir une sortie du ghetto.

Bien que Wilson reconnaisse l'existence d'une ségrégation raciale, il refuse de la considérer comme le principal facteur de la persistance du ghetto. Pour Wilson, la mutation du marché du travail, qui laisse les habitants du ghetto sans travail, étant peu qualifiés, peu éduqués et sans moyen de transport pour se rendre dans les banlieues où ont déménagé nombre d'industries, est le facteur prédominant. En l'absence d'un travail régulier, une détérioration notable de l'organisation sociale serait observable. Se basant sur une étude de Pierre Bourdieu, Wilson démontre que le travail « constitue aussi un cadre pour les comportements et habitudes quotidiennes, à cause de la discipline et de la régularité qu'il impose (trad.)¹⁹ » (Wilson, 1991 : 10). En plus de limiter la possibilité d'une organisation cohérente de la vie quotidienne, l'absence de travail aurait un effet négatif sur l'estime de soi des individus au sein du ghetto,

¹⁷ « In low-poverty areas, only one resident in four are currently on aid while almost half have never personally received assistance. In the ghetto, by contrast, over half the residents are current welfare recipients, and only one in five have never been on aid ».

¹⁸ « The limited access to societal institutions ; lack of neighborhood, economic and social resources ; declining presence of conventional role models ; and circumscribed cultural learning produce outcomes that restrict social advancement ».

¹⁹ « also constitutes the framework for daily behavior and patterns of interaction because of the disciplines and regularities it imposes ».

effet amplifié par la concentration de la pauvreté. À terme, cette combinaison des transformations structurelles de l'économie états-unienne, d'une culture atrophiée par le départ des classes ouvrière et moyenne et d'une faible estime de soi auraient pour effet de perpétuer le ghetto noir au sein de l'espace urbain.

CONCLUSION

Depuis maintenant plus d'un siècle, le sort des Noirs aux États-Unis, et particulièrement dans les métropoles du Nord, est marqué par la présence et la persistance du ghetto. Nous venons de montrer comment celui-ci est né, a pris de l'expansion et se maintient dorénavant, malgré une faible diminution constante depuis le début des années soixante-dix. Dans toutes les grandes métropoles du Nord-est et du Midwest, anciens foyers de l'industrialisation aux États-Unis, les mutations de la structure économique des États-Unis ont été accompagnées, non seulement d'une persistance du ghetto, mais d'un appauvrissement généralisé de sa population. Même parmi les Noirs qui réussissent à quitter les quartiers centraux fortement ségrégués, il s'avère difficile pour eux d'échapper à cette ségrégation raciale qui semble constitutive des rapports entre les Blancs et les Noirs.

Cette situation vient contredire les conclusions de l'École de Chicago, qui laissaient présager la disparition tendancielle du ghetto noir au fur et à mesure que les Noirs s'intégreraient à la société états-unienne, comme ce fut le cas des minorités ethniques européennes. On peut donc distinguer ici le ghetto (une réalité propres aux Noirs) des enclaves ethniques des autres minorités, qui se sont révélées être des foyers d'intégration pour les nouveaux arrivants. De plus, la persistance de la ségrégation dans les zones périphériques des villes démontre que le racisme joue un rôle fondamental, au-delà des seuls critères économiques.

Nous considérons, à l'exemple de Massey et Denton, que les théoriciens de l'École de Chicago, tout comme plus récemment William Julius Wilson, ont négligé la question raciale dans leurs études du ghetto. Bien que les inégalités économiques actuelles soient nécessairement incapacitantes pour les populations appauvries de l'hyperghetto, il n'en demeure pas moins que seuls les Noirs se trouvent à ce point ségrégués sur une si longue période. De plus, le fait que les Portoricains, noirs pour

plusieurs d'entre eux, tendent à être eux aussi plus ségrégués que les Hispano-américains blancs, nous semble être un indicateur de plus de la persistance du racisme aux États-Unis.

L'approche de Wilson est très éclairante relativement aux effets délétères des problèmes économiques vécus par les habitants du ghetto. Toutefois, la ségrégation raciale, base de la création et de l'expansion du ghetto à une autre époque, demeure la cause centrale de sa persistance actuelle, comme l'explique bien Wacquant : « Dire que ce sont des ghettos à cause de leur pauvreté équivaut à renverser une causalité sociale et historique : c'est parce qu'ils étaient et sont des ghettos que le chômage et la misère y sont exceptionnellement graves et persistants – et non pas l'inverse (trad.)²⁰ » (Wacquant, 1997 : 343). Aborder l'hyperghetto sous l'angle de la seule pauvreté nous semble en effet dangereux en ce sens que cela peut servir à extraire le ghetto de son historicité et le réduire à des conjonctures socio-économiques.

La culture particulière que Wilson mentionne rejoint la culture de la ségrégation étudiée par Massey et Denton et abondamment décrite par Kenneth Clark. Elle n'est donc aucunement nouvelle et particulière à la société postindustrielle. Par conséquent, nous inscrivons l'hyperségrégation et l'hyperghetto dans une tendance historique de rapports raciaux discriminatoires entre les Blancs et les Noirs, accentuée au cours des dernières décennies par les mutations de l'économie.

Il est particulièrement dommage de ne pas avoir été capable de mettre la main sur une étude longitudinale de l'hyperghetto d'aujourd'hui, qui aurait permis d'en aborder plus clairement la réalité et de voir en quoi il se distingue du ghetto moderne. La structure sociale du ghetto a-t-elle réellement changé, comme l'affirme Wilson en parlant de la fuite des classes ouvrière et moyenne, ou n'a-t-il pas plus simplement pris de l'expansion dans l'espace urbain, les différentes classes se répartissant sur un territoire plus large, mais néanmoins ségrégué par rapport au reste de la population ? Ayant démontré la persistance du ghetto et deux façons de l'expliquer, il aurait été pertinent d'étudier plus en profondeur

²⁰ « To say that they are ghettos because they are poor is to reverse social and historical causation : it is because they were and are ghettos that joblessness and misery are unusually acute and persistent in them – not the other way around ».

comment les gens vivent dans le ghetto, quelle est cette culture du racisme identifiée par différents théoriciens.

Olivier Roy
Candidat au baccalauréat en sociologie
Université du Québec à Montréal

* * *

BIBLIOGRAPHIE

- BURGESS, Ernest W. (1928), « Residential Segregation in American Cities », *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 140, novembre 1928, p. 105-115.
- CLARK, Kenneth (1966), *Ghetto noir*, Paris, Petite Bibliothèque Payot.
- CUTLER, David M., Edward L. GLAESSER et Jacob L. VIGDOR (1999), « The Rise and Decline of the American Ghetto », *Journal of Political Economy*, vol. 107, n°3, p. 455-506.
- FARLEY, Reynolds et William H. FREY (1994) « Changes in the Segregation of Whites from Blacks During the 1980s : Small Steps Toward a More Integrated Society », *American Sociological Review*, vol. 59, n°1, février 1994, p. 23-45.
- LEWIS MUMFORD CENTER (2001), *Ethnic Diversity Grows, Neighborhood Integration Lags Behind*, en ligne, <www.albany.edu/mumford/census>, téléchargé le 6 avril 2006.
- MARCUSE, Peter (2005), « Enclaves Yes, Ghettoes No: Segregation and the State », dans : David P. VARADY (dir), *Desegregating the City : Ghettos, Enclaves, & Inequality*, Albany, State University of New York Press, p. 15-30.

- MASSEY, Douglas S., (1979), « Effects of Socioeconomic Factors on the Residential Segregation of Blacks and Spanish Americans in U.S. Urbanized Areas », *American Sociological Review*, vol. 44, n°6, décembre 1979, p. 1015-1022.
- MASSEY, Douglas S. et Nancy A. DENTON (1988), « Suburbanization and Segregation in U.S. Metropolitan Areas », *The American Journal of Sociology*, vol. 94, n°3, novembre 1988, p. 592-626.
- MASSEY, Douglas S. et Nancy A. DENTON (1995), *American Apartheid*, Paris, Descartes & Cie.
- MEISTER, Richard J. (dir) (1972), *The Black Ghetto : Promised Land or Colony*, Lexington, D. C. Heath and Co, 219 p.
- MYRDAL, Gunnar (1944), *An American Dilemma. Vol. 2 : The Negro Social Structure*, New York, McGraw-Hill, 1964.
- PARK, Robert E. (1914), « Racial Assimilation in Secondary Groups With Particular Reference to the Negro », *The American Journal of Sociology*, vol. 19, n° 5, p. 606-623.
- PARK, Robert E. (1994 [1926]), « La communauté urbaine : un modèle spatial et un ordre moral », dans : Yves GRAFMEYER et Joseph ISSAC, *L'École de Chicago, naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier, 1994, p. 197-211.
- PARK, Robert E. et Ernest W. BURGESS (1925), *The City : Suggestions for the Investigation of Human Behavior in the Urban Environment*, Chicago, University of Chicago Press.
- VARADY, David P. (dir) (2005), *Desegregating the City : Ghettos, Enclaves & Inequality*, New York, State University of New York Press.
- WACQUANT, Loïc J. D. (1997), *Three Pernicious Premises in the Study of the American Ghetto*, en ligne, <http://sociology.berkeley.edu/faculty/wacquant/wacquant_pdf/THREEPERNICIOUSPREMISES.pdf>, téléchargé le 15 mars 2006.

- WACQUANT, Loïc J. D. et William Julius WILSON (1989), « The Cost of Racial and Class Exclusion in the Inner City », *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 501, janvier 1989, p. 8-25.
- WILSON, William Julius (1991), « Studying Inner-City Social Dislocations : The Challenge of Public Agenda Research », *American Sociological Review*, vol. 56, n°1, février 1991, p. 1-14.
- WILSON, William Julius (2003), « Race, Class and Urban Poverty : A Rejoinder », *Ethnic and Racial Studies*, vol. 26, n°6, novembre 2003, p. 1096-1114.
- WIRTH, Louis (1927), « The Ghetto », *The American Journal of Sociology*, vol. 33, n°1, juillet 1927, p. 57-71.
- WIRTH, Louis (1928), *Le Ghetto*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1980.